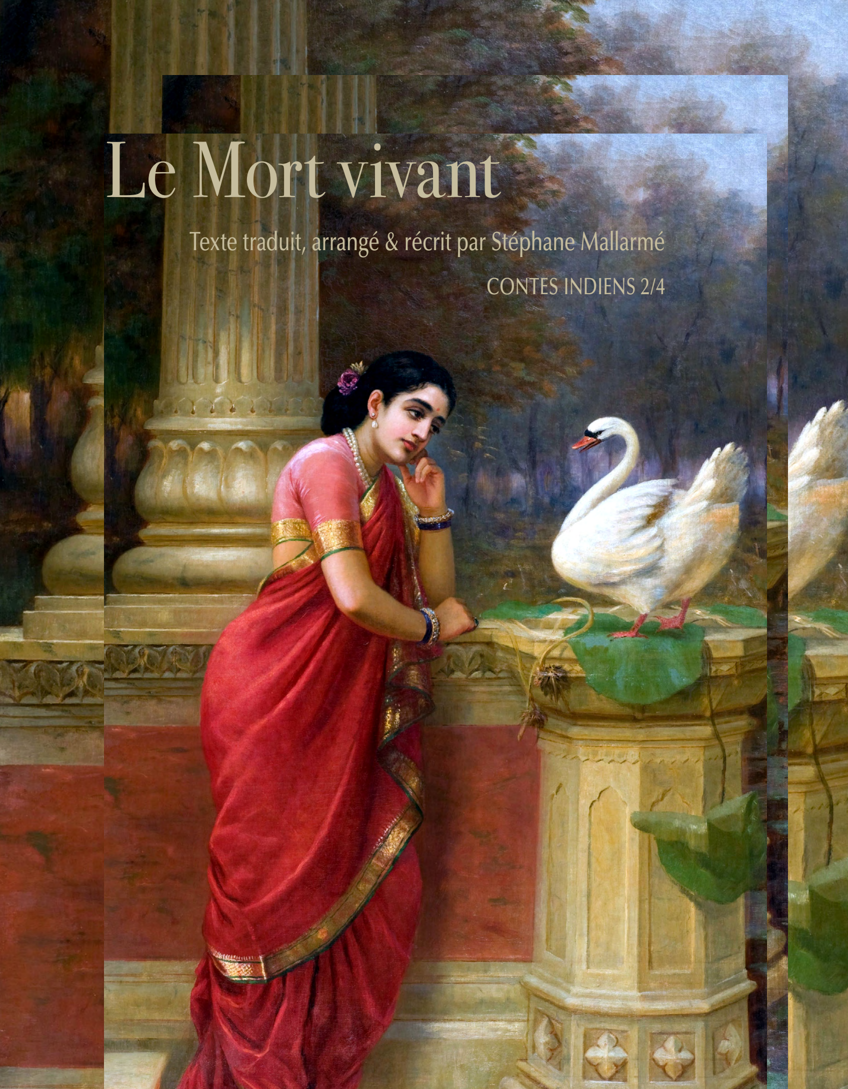
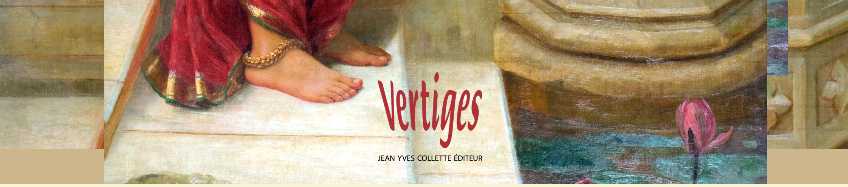


# Le Mort vivant

Texte traduit, arrangé & récrit par Stéphane Mallarmé

CONTES INDIENS 2/4



Raja Ravi Varma (1848-1906), *Hamsa Damayanti* (1899),

« Damayanti, la princesse du royaume de Vidarbha, discute avec un cygne divin, qui lui parle de Nala, le roi de Nishada. Cette histoire est commune à de nombreux écrits hindoues, notamment dans le *Mahabharat* et la *Nishada Charita.* »

Collection de la Sree Chitra Art Gallery, Thiruvananthapuram (Kerala), Inde.

Stéphane Mallarmé (1842-1898)
photographié par Nadar (vers 1890).

Les Contes indiens, *de Stéphane Mallarmé, furent écrits sans doute en 1893, à la demande de son amie Méry Laurent ; elle avait apprécié* les Contes et légendes de l'Inde ancienne, *publiés par Mary Summer en 1878, mais n'en goûtait guère le style ; elle les confia donc à Mallarmé pour qu'il en donne sa version. Et le poète s'en retourna avec un petit livre sous le bras. Le tour de force de la* *langue mallarméenne s'impose dans ce soi-disant modeste exercice de réécriture ; il n'en modifie pas l'histoire mais modèle la composition, le vocabulaire et la syntaxe et, loin d'aventurer des greffons, il façonne un conte nouveau dont le merveilleux n'est plus contenu dans les aventures et leurs conséquences morales mais est tout entier déployé dans le style. C'est la juxtaposition des deux versions dans un même recueil, celle de Mallarmé et celle de Mary Summer, qui permet de mesurer ce travail. L'histoire préoccupe Mary Summer ; son intention est sociologique, conservatrice, quasi ethnographique. Mallarmé, lui, entreprend un tout autre travail, celui d'un transfert littéraire qui ne serait pas la traduction de récits étrangers en langue française mais leur version en manière mallarméenne.*

❧

# LE MORT VIVANT

UN NUAGE DE TRISTESSE comme il en passe sur les visages humains, ce midi s'attardait au ciel ordinairement heureux d'une contrée de l'Inde, sur les bords de la Yamouna. Le deuil régnait ; douloureux plus qu'à l'époque, fatale deux fois, où le roi blessé à la chasse mortellement par un tigre, la reine mourut en donnant le jour à une fille : celle-ci, enfance délaissée, joyau d'innocence, de solitude et de charme, quittait le royaume natal, devant la haine de calomniatrices, ses belles soeurs. « Effrontée (toutes à la fois criant), sortez d'ici au plus vite. Heureusement que la gueule des fauves ne vous épargnera pas ; et nous ne reverrons votre figure déplaisante. » L'accusation contre l'enfant portée, on la pourrait omettre ; tant elle manquait de vraisemblance : avoir, en l'absence de ses frères, ou les maris des perfides, violé les lois de la pudeur avec un homme de caste inférieure, il ne restait qu'à mourir. « À moins (plusieurs ajoutèrent) que Tchandra-Rajah ne veuille vous prendre sous sa protection et vous épouser : alors nous ne demanderons pas mieux que de crier haut votre virginité. »

Raillerie cruelle, Tchandra-Rajah, roi du pays voisin, ayant, voici quelques mois, cessé de vivre.

« Oui, oui ! reprit le chœur des furies : vous nous inviterez à vos noces et y choisirez un siège d'honneur pour le donner à cette sotte (désignant la plus jeune d'entre elles qui se tenait à l'écart, sans rien dire) : n'affecte-t-elle pas, voulant nous vexer, de toujours prendre votre parti. » La princesse remercia d'un dernier regard la sympathie de celle qui lui glissait furtivement quelques poignées de riz, la vie d'un jour, pas davantage. On l'entraîne, elle a disparu.

Dans la jungle, à demi évanouie. Les serviteurs s'en retournent à grands pas pour rendre compte de leur mission. Elle se risque à jeter les yeux alentour.

Le désert tel qu'on le lui conta, enfant, ou que dans ses juvéniles isolements, elle se l'imagina : non le sable infini, mais la ténébreuse horreur d'une forêt. Troncs, lianes, fleurs et hautes herbes se confondent en une démente épouvante, causée par l'immobile vie. L'enfant manque du loisir voulu pour examiner si c'est l'Acacia flamboyant, qui festonne, au hasard de ses grappes vermeilles, le Manguier déployant des rameaux comme un parasol, peint du calice empourpré des fleurs de l'Asôka ; ni si le Figuier Religieux élève au ciel son haut cierge vert pâle, salué de l'éléphant, qui se promène à l'aise sous des arceaux de bambous. Personne et tout sanglot serait vain ou répercuté en rire par le chatoyant plumage des perroquets. L'infortunée lève en silence ses bras, dans une invocation à la déesse de la Fortune Lakshmi, dont elle porte le nom ; puis défaille, sur les gazons.

Là, du moins, se souvient-elle du riz ami ; une racine de lotus complète le premier repas à peine fini que vient la nuit. Les rayons du soleil se refroidissent et des ombres légères, aussitôt, montent à l'horizon, voilà ; sans que précède un crépuscule. La jungle s'enveloppe subitement. Ce coup de baguette d'une obscurité féerique et despotique donne le signal au mouvement épars, tout s'agite, et le bruit ; déjà les cris plaintifs du chacal qui appelle au loin sa compagne ; la toux rauque interrompt d'une pan-hère à l'affût, mais n'effarouche, la roulade cadencée que se lancent à plein gosier, comme leur moquerie aux fauves, la *sarika* et le *kokila,* du haut d'un bambou. Le pas lourd des buffles en troupeau avance par les grandes herbes. Jamais chaleur aussi énervante, pénétrée des fortes senteurs que tout dégage à plaisir : une crise de pluie menace, odorante, orageuse. Un *goulabi,* le serpent des roses, mis en joie par l'approche des éclairs, les précède de son sifflement ; bijou sinistre, passant sur la tunique de Lakshmi. Terrifiée, elle se lève, court, accroche son vêtement aux *vasantis* fleuries et s'arrache, pour fuir la pluie avec violence fouettant son visage. Une lumière, est-ce la foudre ? et l'errante défaille à la renverse, mais, de ses bras jetés devant, elle étreint un morne cyprès, planté devant un monument. Fantastique architecture, avec un escalier extérieur où quelqu'un d'absent paraît inviter l'intrus qui, monté, s'élancerait vers le ciel. Elle accepte résolument et sans repousser comme un présage sombre, l'aile d'une de ces grandes chauves-souris appelées vampires ou encore renards volants, qui lui bat le front, si ce n'est sa propre chevelure glacée : ou peut-être, étrangement, la noirceur envolée et obsédante du cyprès gardien. Les innombrables marches conduisent à l'intérieur d'un dôme de marbre blanc fenestré de découpures, pareil à de la dentelle ; pour qu'entre un jour subtil. Une lampe, jalouse, écarte jusqu'à cet éclat délicat, profane ou de dehors ; et, astre suspendu, revendique la solitaire coupole. L'admiration inquiète de l'enfant reconnaît, dans cette splendeur, quelque trait bizarre et lugubre et que ce n'est pas là une habitation ordinaire ; mais s'épuise à deviner le lieu qui l'accueille. Ses yeux accoutumés à la demi-obscurité qu'entretient pieusement une colonnade, magnifique, de brûle-parfums éteints, elle distingue, sous un dais de deuil, voiles hésitant ainsi qu'une fumée précieuse au plafond, flamme abolie de panaches, le corps étendu toujours du plus beau des hommes. Son sommeil, extasié et serein d'un Vischnou : tremblante, elle approche, sur la pointe des pieds, le mieux considérer, sourit à ces yeux clos pour seul goûter le rêve, et qu'ombragent de noires boucles couvrant un front élevé et pur ; tandis que rouges comme le fruit du *vimba,* de mâles lèvres attendent l'instant d'un baiser éternel. Malgré le poids princier de cercles d'or qui lie son poignet à quelque destin inconnu, oh ! soulever dans la sienne, cette main, ici inactive et retombée sur les riches broderies d'une couverture... L'enfant n'ose, ce n'est pas qu'elle ait peur, penchée encore sur ce visage de guerrier au repos ; mais elle songe, tout à coup, au trouble et au désordre de sa toilette, près de cet homme, de ce seigneur : et les veut réparer à l’écart. Une fatigue l’accable, elle lutte contre le sommeil, n’y veut choir, par pudeur plutôt qu’effroi, parallèlement à l’hôte de ce séjour. Elle attend, épie. Soudain une cloche de bronze approfondit du silence et, le masque ranimé, le héros se soulève lentement sur le lit de parade, en descend et marche, yeux ouverts, droit à la dalle ; où s’est blottie l’ingénue.

« Audacieuse, qui êtes-vous qui venez déranger les morts ?

— Une pauvre fille abandonnée (elle n’entendit en la question que ce qui la concernait) et cherchant à s’abriter de l’orage : ne me chassez pas, je vous en supplie » ; or la fugitive conte son histoire, entrecoupée de sanglots, sans omettre même les railleries de ses belles-sœurs au sujet de Tchandra-Rajah.

Sous ses haillons, Lakshmi garde l’air d’une princesse : ce récit l’empreinte de la vérité. Toute à éclairer le visage, légèrement enduit de safran, où s’inquiète seule une touche d’antimoine aux paupières, la lampe en résume la clarté, par son étoile, ainsi qu’un firmament.

« Ce souverain dont vous avez prononcé le nom, ne craignez, madame, il vous prend sous sa protection ; c’est moi-même, je suis Tchandra-Rajah, le mort tant pleuré qui, par un privilège bizarre, reviens chaque nuit, pendant quelques heures, à la vie.

— Votre famille l’ignore donc ! »

Lakshmi ne montre d’étonnement autre à cette révélation inouïe, et : « Vous laisserait-on, sinon, dans cette froide tombe ?

— Ma vie interrompue tout le jour désolerait les miens autant que me croire mort sans retour. Ce secret n'eſt connu que du Brahmane, veillant sur le funèbre édifice ; et, maintenant, de vous. »

Le roi, ouvrant une porte, appela le pieux serviteur, qui parut aussitôt.

« Prends grand soin de cette jeune fille : si jamais je recouvre la vie, je le jure, elle sera ma femme. »

Cet ordre donné, la tête du Rajah se penche, les yeux se voilent, il meurt de nouveau. La coupole, quand la princesse a suivi le vieillard, appartient au silence.

De jour, tout se passe selon la coutume, la mère et les sœurs viennent se lamenter devant le corps découvert de leur aimé : par un miracle de conservation invraisemblable sous le ciel de l'Inde, il n'a pas subi d'altération depuis l'inſtant fatal ; et personne ne songe à la suprême séparation que serait son ensevelissement dans un sarcophage.

Qui doute que, la nuit revenue, Lakshmi tînt ouverts ses clairs yeux sur la résurrection du jeune homme ?

Lui, son regard précéda ses pas vers la petite princesse : un cri, cependant, en la voyant d'elle-même avancer, mutine et le désordre réparé de sa toilette virginale ; puis, comme chassant une autre vision : « La Péri ! exclama-t-il, non ! ce ne l'eſt pas, je ne sens tourbillonner la cruelle pointe de ses ailes adamantines et, partout, fleurit en moi, une blessure différente et délicieuse. »

Le défunt referma, sur ses paroles, un myſtère, comme sa tombe connu de lui seul.

« Que ne puis-je, sur ce front charmant, poser le diadème ! Je ne possède, au lieu d'un trône, que la couche funèbre, à vous offrir. Si jeune, si belle, si vivante, pouvez-vous consentir à épouser un mort !

— La franchise de mes aveux ne m'enlèvera rien de votre estime, vous avez le cœur noble. Le mien, qui s'ignorait, hier battit pour la première fois. Vos yeux, brillant peut-être de ce lointain où vous vous évanouissez pour tout le monde, m'ont parée, en s'arrêtant sur moi, du seul joyau véritable, une virginité, qui se révèle, que je sens tressaillir en mon sein ; et dont le don exulte vers vous. Scintillation de toute mon intimité ; divine, ne durât-elle que l'heure de vous aimer et chère plus que cent ans rester la femme de tout prince illustre et vivant.

— Si c'est ainsi, ma chérie, ne différons pas davantage et que se noue notre lien. »

À qui n'a que deux heures d'existence par nuit, il est permis de brusquer les choses. Le Brahmane appela les esprits pour servir de témoins au mariage et, ouvrant les livres sacrés, y lut les paroles d'usage. Il invoque Vishnou, prend les mains des fiancés, les mêle, répand dessus l'eau lustrale. Lakshmi baisse ses yeux sous le regard en flamme du Rajah et frissonne au vol des caresses futures comme les roseaux de la Yamouna natale se froissent dans la brise. Le guerrier saisit la jeune Indienne, il l'emporte entre ses bras. Solennelle chambre nuptiale, cette coupole éternisant les emblèmes de la mort ! l'eau funéraire et la graine du sésame demeurent aux vases d'or, près du lit, où le roi vient d'entraîner son épousée. L'amour tire de la mort sa majesté la plus haute ; et, du reste, ne brûle-t-il pas d'assez d'ardeur pour réchauffer un tombeau. À voir le Rajah si passionné, on ne se douterait guères, ou si ! que sa vie va l'abandonner avant peu.

« Ah ! soupira-t-il, n'ajoutant : Quelle destinée est la mienne ! Cette taille de fleur, je l'enlace et mes bras s'en vont détacher d'eux-mêmes ; bientôt je retomberai dans l'immobilité absolue et toutes les blandices ne sauront me réveiller. »

Le devinant : « Que ne m'est-il permis de mourir avec vous, cher seigneur, quand ce ne serait que pour pénétrer ensemble jusqu'au fond de l'amour ; et savoir, par la même occasion (ajouta-t-elle), le motif qui ordonne votre mort chaque jour et chaque nuit votre résurrection. »

Histoire terrible et mystérieuse ! l'enfant, qui entra seule d'un pas naïf au tombeau, sent qu'elle pénètre, en écoutant, les arcanes ignorés du peuple et de la terre.

« Tu sais, dit le Rajah, que la fortune, bonne et mauvaise, ou la vie de chacun ici-bas, dépend du magique collier, qu'il porte autour du cou : le garde-t-il intact, il ne court de risque. Cette croyance accréditée dans toute une partie de l'Inde, moi, mieux que personne, j'y dois maintenant ajouter foi. Une après-midi, je me promenais, dans les parfums émanés par les jardins, autour du palais ; quand une Péri qui de l'aile agitait leur baume et y causait un petit remous odorant, soudain m'aima ; elle voulait m'épouser et m'emmener avec elle pour régner sur les esprits de l'air. Ne froncez pas ce sourcil, il en tomberait dans notre bonheur, une minute noire : Lakshmi, je refusai avec dédain. Je n'aimais pas. La furieuse fée arracha de mille griffes le collier en grains de sandal qui retenait mon âme, s'enfuit avec sa proie ; aussitôt, je tombai mort. La pompe de mon deuil dissipée, seuls mes amis et mes proches conservant l'habitude de me pleurer ici, où je fus magnifiquement enfoui, voici que pour tous invisible mais illuminant ma mort, chaque nuit, revient, au doigt suspendu le collier dérobé, la Péri. Je me remets à vivre. ‹ Cette fois, tu consens à m’épouser ›, chuchote-t-elle avec ses lèvres à venir et qui veulent éclore ; et reste ici deux heures attendant un ‹ Oui › que je n’exhale jamais. Tiens, elle voltige, sans doute, ma bien-aimée, au-dessus de nos têtes : jalouse, son dépit doit être violent.

— Quoi ! vit-elle nos embrassements, ce n’est pas que je la craigne ; mais rien, pour rester seuls, ne nous débarrassera-t-il ? Un filet ! ne peut-on la prendre dans les mailles !

— Son pouvoir la fait insaisissable, on ne saurait même attarder son vol ennemi : je le sens, elle va partir avec le collier. Maudite Péri. Adieu, chérie, je rends, l’espace d’aujourd’hui, mon dernier soupir sur ta bouche. »

Le lit, funéraire et nuptial, assombrissait le cher visage de l’épousée, penché sur l’autre, serein, grave et froid du prince voué à l’immobilité. « Toutes les nuits (s’attristait-elle) il faudra subir cette loi, passer sans transition du comble de la joie à l’excès de la douleur, quel supplice…

— … Enfant, la passion n’est-elle pas cela, toujours, aux humains, ardeur, frissons glacés se succédant pour recommencer. »

Lakshmi n’eût pas écouté, ni perçu cette voix de l’expérience ; tant s’installe aisément et avec ténacité au jeune cœur l’aspiration à la félicité parfaite. Mille appréhensions la visitaient, que n’effaça la caresse inattendue d’un fils récemment né : n’hériterait-il pas de plus de mort qu’il n’en faut à l’homme pour exister, même triste, entre ces murs de basalte où s’éteignait son rire ! Tournée ainsi vers l’absent du jour, il eﬆ vrai que les nuits étaient si douces, sa sollicitude craignait et, par- dessus tout, sentiment complexe et naïf ! que la Péri, lassée d’assiﬆer à leurs transports, finalement, s’évadât. Son courroux leur servait et la haine : ne taillaient-ils pas un bonheur et leur vie, ces deux heures de rencontre nocturne, dans le châtiment même imposé par l’hoﬆile déité !

« Ma bien-aimée, vous languissez, vous changez à vue d’œil. Égoïﬆe, je serais de vous condamner à reﬆer plus longtemps dans cette prison : quoi qu’il m’en coûte, vous partirez demain.

— Mon sort eﬆ où vous êtes, cher Seigneur : mort ou vivant, jamais je ne vous quitterai.

— Pour notre enfant, Lakshmi, je vous en conjure : vous irez dans la capitale de mes États, vous entrerez dans la grande cour du palais, vous assoirez votre fils sur un banc de marbre hospitalier jadis à ma songerie : en mémoire de moi, on en prend le plus grand soin, nul ne s’y reposant jamais. Immédiatement on tentera de vous éloigner : implorez la pitié de ma mère et de mes sœurs, qui, charitables, s’attendriront jusqu’à vous porter secours. »

Une des princesses juﬆement passe par la cour ; écarte les rideaux de sa litière cramoisie, accordant un pieux regard au banc interdit.

« Qu’on chasse cette aventurière ! » s’écrie-t-elle du plus loin qu’elle aperçoit l’épouse obéissante ; mais rapprochée, sa rigueur fond à la beauté de Lakshmi comme au miracle de la ressemblance que l’enfant montre avec le défunt roi.

« Votre majeﬆé, exclame-t-elle, montée vivement chez la reine, me suivra pour voir une jeune femme pauvre qui semble digne d'intérêt, et surtout un petit garçon, portrait frappant de celui que nous pleurons. – Un caprice secret de mon fils pour quelque jeune fille du pays ! » et la reine, la meilleure femme au monde, installa mère et bambin dans un joli pavillon touchant à la demeure royale : les princesses y venaient quelquefois visiter l'alliée mystérieuse de leur race.

Lakshmi revoyait, en souvenir, se dresser, comme à son candide abord, quand, la lisière du bois laissée et un grand fleuve côtoyé, elle aperçut une cité énorme de temples, de rues, de feuillages, le palais, plus haut que tout, avec ses galeries ajourées sur ses triples colonnes, l'or de tourelles et la terrasse aux jardins suspendus, aux cours pavées de mosaïques, baignant ses escaliers étincelants en la paix d'un étang somnolent de lotus blancs : à tant de merveilles quelqu'un manquait. Pas longtemps ; le voilà, ô prodige, revenu passer souvent une heure, prompte et que sanglotait la clepsydre, auprès de sa femme et de son fils. La Péri ? La vérité est qu'elle ne pouvait agir autrement, toujours prête avec l'indispensable collier.

Dans le monde de la transmigration, tout s'enchaîne et le fatalisme des Orientaux indique la résignation à une loi inflexible, chacun encourant punition ou récompense en raison d'œuvres bonnes ou mauvaises qu'il a faites en des existences antérieures. Le *rajah* avait commis une faute jadis, pour l'expiation de quoi il subissait la pénitence qu'on sait ; il avait aussi en sa faveur une somme de mérites qui lui valait sa résurrection quotidienne.

La Péri, dans le jeu du dépit ou vindicative, n'était, à son insu, que l'instrument de la destinée.

Tout allait pour le mieux dans la demeure somptueuse des *rajahs* et le pavillon riait dans les fleurs, ses fenêtres encadrant le visage en belle santé de la jeune dame. Quand une clarté y allumait son reflet sûr, l’attente n’avait pas été vaine où la nuit ramenait l’amant. Bruits doux, gaieté, propos : un chambellan, dans une ronde, surprit cela, en fit un rapport à la reine : « Quoi ! cette femme crue pauvre n’était qu’une coquine, les exploitant et régalant des amis aux dépens de ses bienfaitrices ! » Indignité, elles jurèrent d’en avoir le cœur net ; et la nuit les conduisit à pas furtifs, par une allée, vers la vitre. Qui ? lui ; le Tchandra qu’elles n’évoquaient plus qu’en des larmes, le frère, le souverain, le fils ; debout, les bras tendus à toutes, et vivant, puisqu’il y élevait son enfant, cher poids, preuve ingénue ici de la réalité paternelle, comme pour le leur présenter et s’avérer, à la fois. Les yeux du mignon au plafond y suivent, tels au ciel, un éperdu tournoiement, visible, pour eux ; tant ils ont de pureté native. La Péri ! qui se joignait à cette joie de reconnaissances ; par générosité de rivale supérieure, moins que souriant à l’enfantin privilège de la voir. Voletant, glissant, bondissant. Une main candide s’érige et veut saisir un objet, sans doute, scintillant et amicalement balancé, dans l’air : mille grains, comme une pluie, tombent à terre, c’est le collier ; dont, à la brusque étreinte, se rompit le lien ; surprise et désarmée, la sylphide s’enfuit ; on se précipite pour ramasser les débris, tout est renfilé à souhait, et l’insigne renaît au col de son possesseur, sous les doigts prompts de l’épouse victorieuse : brisé le charme ! l’enfant rendit la vie à celui dont il la tient.

Tout le monde fut enchanté, même le peuple, qui avait le bon esprit d’aimer ses rois. La reine-mère exigea que le prince épousât Lakshmi de nouveau en grande pompe. Couple fortuné, pour qui recommencera la nuit qui jamais n'a lieu qu'une fois ! la vérité est qu'il ne la goûta jusqu'ici tout entière. Un ballet merveilleux et unique s'inscrivit au cérémonial : il eut un prélude inattendu, et, pendant un moment, le spectacle se transporta dans la salle. Impudence ou prudence, les sept belles-sœurs de la princesse se rendirent avec empressement au gala : un siège d'honneur, enrichi de pierres précieuses, qui, vide, dardait son regard multicolore, reçut la seule qui jadis se fût montrée compatissante. Aux autres, des tabourets en bois grossier, pour que leur honte éclatât. Lakshmi, se levant du trône, raconte l'histoire qu'on vient de lire. Sa mémoire de femme impitoyable et juste n'omet rien : ni le défi qui lui fut jeté : « Nous croirons à votre innocence le jour où vous épouserez Tchandra-Rajah. » Ce jour brillait, triomphal. L'impossible événement s'était accompli. Fuir, les coupables ne le pouvaient ; elles supportèrent, tête basse, une réprobation unanime, au point qu'atterrés leurs maris, crédules autrefois, maintenant vengeurs, ordonnèrent d'un commun accord qu'on les dépêchât en exil, prisonnières pour le reste de leur vie. Châtiment qui prépare le silence indispensable aux évolutions délicieuses de la danse.

Sur un fond de magnificence asiatique renouvelé toujours, comme jaillirait par soi-même une splendeur de jet d'eau éternel, lumineux et pur, va se détacher le si touchant épisode. Une inspiration que, seuls, les deux époux reconnaissent celle de la Péri favorable et réconciliée, évoque comme une allégorie, réelle parce que cette rivale y prend part. Non que la céleste présence ici se manifeste à l'assistance, autrement que par un miroitement de joyaux au sein vertigineux des bayadères, arrêtées soudain renversées, ainsi que le reflet d'un vol circulaire supérieur de pierreries ou d'âme. Sa volonté, dès les débuts, disperse la troupe azurée et pâle apparue, probablement comme naguère s'enfuirent les jours du prince ; puis ces figures revenues, les mêmes, présentent la moitié nocturne de leurs voiles et simulent, en une rigidité de sommeil, les monotones nuits du tombeau ; à l'exception d'un éclat, fulgurant, l'instant de la résurrection et des baisers, miré par chaque bijou en possession de tous ses feux. Alors elles confondent, tel le mariage de chaque nuit avec son jour restauré, leur aspect double, sombre ou clair, dans un tourbillon sur la pointe des pieds ; et les bras élevés vers l'improvisatrice ou la fée, qui s'évanouit dans un déchirement de pardon et de joie.

L'union humblement consacrée devant une torche funéraire, se célèbre, maintenant, à la clarté joyeuse des gemmes et des ors ; et, ce qui est mieux, des visages épanouis par l'exaltation de la sympathie, du plaisir, de la vertu.

La carrière de Tchandra-Rajah devait être longue et brillante : ce fut, dit-on, un grand roi, un conquérant fameux, mais, particularité rare, ce fut un époux fidèle : il ne chercha de bonheur hors des liens qui l'attachaient à Lakshmi et, toute sa vie, refusa de former un harem. Décidément la déesse Fortune avait protégé celle qui portait son nom.

*Arrangé & récrit par Stéphane Mallarmé.*

*Le Mort vivant,*
l'un des *Contes indiens,*
de Mary Summer (Marie Filon, 1842-1902),
traduits & adaptés
par Stéphane Mallarmé (1842-1898),
sont parus en 1893.

© Vertiges éditeur, 2024
ISBN : 978-2-89854-374-6

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2024

– 2 375 e lecturiel –

**Lecturiels**
www.lecturiels.org